

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS BUILDING CO.  
LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de de-  
mandes, ventes, locations, etc., qui  
se soldent au prix réduit de 10 sous  
la ligne, voir une autre page de  
journal.

TEMPERATURE

Samedi 14 juin 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 Rue du Canal,  
Nouvelle-Orléans, Lae.  
Fahrenheit Centigrade  
7 h. du matin... 72... 20  
Midi... 78... 23  
3 p. m. .... 80... 24  
6 p. m. .... 82... 25

A NOS LECTEURS.

MM. Charles Théard, Charles  
Claiborne et Georges Danégre, qui  
sont à la tête du comité chargé  
de la restauration de la vieille  
cathédrale, sont venus nous voir  
à ce sujet, sachant bien que l'A-  
beille était toute dévouée à cette  
belle cause: sauver de la ruine un  
beau monument qui doit être  
cher à tout Louisianais, quelle  
que soit sa religion.

Aussi nous joignons notre ap-  
pel à celui du comité pour enga-  
ger nos lecteurs à envoyer leur  
offre aussi modeste soit-elle, ou à  
tout autre membre du comité.

Plus tard les souscripteurs se-  
ront heureux d'avoir contribué à  
la restauration de cette vieille  
cathédrale, à laquelle sont ratta-  
chés tant de souvenirs et qui  
tient une si grande place dans  
l'histoire de notre ville.

La Guerre  
aux Mouches

Voici la chaleur décidément  
venue, allons entendre bourdonner  
les mouches dans les rais de  
soie!

Exterminez-les! Rien de plus  
dangereux que ces bestioles ailées.  
Presque toutes les plus graves  
maladies contagieuses sont  
transmises par elle: la mouche  
est le plus actif, le plus puis-  
sant propagateur de la mort qu'on  
connaisse et, dans une grande  
ville, elle fait plus de victimes en  
une saison qu'une bataille rangée.

Jusqu'à ces dernières années,  
on avait montré vis-à-vis d'elle  
beaucoup trop d'indulgence et  
personne n'avait songé à l'exter-  
miner méthodiquement.

Ces temps sont loin et l'on sait  
quelques campagnes on a mené  
contre elle dans tous les pays ci-  
vilisés où les hygiénistes ont  
poussé le cri d'alarme: "Sus à la  
mouche!"

Voici un petit appareil prati-  
que et très facile à fabriquer qui  
permet de détruire en quelques  
heures une quantité énorme de  
ces insectes malfaisants.

Il se compose d'une boîte de  
bois dont une des faces est fer-  
mée par une petite porte munie  
de charnière.

On met dans cette boîte du  
miel, du sucre ou tout autre ap-  
pât et on place l'appareil dans le  
jardin sur une fenêtre, dans un  
cour.

Les mouches, attirées par l'ap-  
pât se précipitent dans la boîte  
où bientôt, on les entend bourdon-  
ner furieusement.

Quand on juge qu'elles sont as-  
sez nombreuses, on va fermer la  
porte et on emporte la boîte qu'on  
plonge dans un baquet d'eau.

Comme elle est pourvue d'ou-  
vertures masquées par de la toile  
métallique, l'eau y pénètre et  
toutes les mouches périssent  
noyées.

Il ne reste plus qu'à répéter  
l'expérience autant de fois qu'on  
le désire.

Une personne a réussi, l'été der-  
nier, en une seule journée, à ex-  
terminer à l'aide de cet appareil  
plus de cent mille mouches! Et  
c'est encore une façon de passer  
le temps à la campagne.

Les mouches peuvent aussi  
servir à jouer. Et à l'appui de  
cette assertion, un de nos confrères  
raconte l'anecdote sui-  
vante:

Le directeur d'une maison de  
détention avait découvert que  
l'on y jouait. Les cartes n'y  
pouvaient pénétrer; les prison-  
niers avaient mille façons de les  
remplacer. Il exerçait une sur-  
veillance implacable et, par une  
patient observation, il arrivait  
à deviner et à saisir les objets  
qui, par convention, servaient à  
jouer.

Une fois, cependant, sa perspi-  
cacité fut mise en défaut, dans  
le temps même qu'il se flattait  
d'avoir réussi à triompher de

toutes les ruses. Pendant la dé-  
mi-heure qu'il leur était permis  
de passer dans le préau, les pri-  
sonniers se chauffaient tranquil-  
lement au soleil. Ils n'avaient  
jamais été plus calmes. Ils res-  
taient même presque immobiles.  
Rien de suspect, en apparence.

Monsieur le directeur, dit un  
vieux gardien, qui connaissait  
bien son monde, je suis persuadé  
qu'ils jouent.

Il était certain, cependant qu'ils  
n'avaient entre les mains rien  
qui pût être confisqué. Pour-  
quoi, alors, une attention minu-  
tieuse pouvait-elle surprendre,  
sur les visages, des signes de sa-  
tisfaction ou de dépit?

Ce ne fut que longtemps après  
qu'on apprit, par la révélation  
d'un des prisonniers, laborieuse-  
ment questionné, que les instru-  
ments de jeu étaient tout simple-  
ment les mouches qui, au soleil,  
venaient se poser sur les détenus  
— et suivant qu'elles étaient en  
nombre pair ou impair, on ga-  
gnait ou on perdait.

On sait que les Américains  
avaient inventé un jeu qui fit fu-  
reur.

Un certain nombre de gentils-  
hommes s'asseyaient devant un table,  
ayant chacun devant soi un mor-  
ceau de sucre.

Celui sur le morceau de sucre  
lequel se posait une mouche  
avait gagné et raffait les en-  
jeux.

C'est une sorte de jeu qui a le  
grand avantage de ne pas provo-  
quer la transpiration en été.

LA VRAIE MÈRE

La seule joie que Mme Rolet  
semblait avoir connue de l'exis-  
tence, c'était sa fille Germaine.  
Sa seule raison d'accepter la vie,  
elle la trouvait en cette enfant  
chérie d'une tendresse mater-  
nelle exaltée.

Toute petite, Germaine, si faible,  
si débile, une ombre à peine  
née, presque disparue fut l'enfant  
d'une lutte de la mère contre la  
maladie et la mort.

Elle fut soignée, élevée comme  
une fleur de serre, et grâce à  
l'énergie sans égale de Mme Rolet,  
qui ne connaissait ni jour ni  
nuit, à dix ans, une nouvelle  
Germaine se montra aux yeux  
étonnés avec un santé épanouie,  
des joues roses, une expression  
riante, la gaieté de l'enfance, le  
contentement de vivre. Elle n'avait  
pas, elle ne pouvait avoir  
l'apparence robuste, mais on  
voyait qu'elle était sauvée de  
l'enfance moribonde; elle aimait  
les jeux, désira le travail, montra  
de l'ardeur, pour la musique, le  
dessin, la lecture.

Plusieurs fois, l'enfant deman-  
da pourquoi sa mère et elle vi-  
vaient seules, sans un papa à la  
maison.

Mme Rolet répondit un jour  
qu'elle avait dû se séparer de son  
mari pour des raisons graves,  
qu'elle en avait beaucoup souf-  
fert, mais que tout son amour,  
elle l'avait reporté sur sa chère  
fille.

— C'est drôle, dit Germaine, je  
devais être bien petite, car je ne  
me souviens pas de l'avoir vu.

— Tu avais près de quatre ans,  
ma chérie.

Voyant sa mère attristée, Ger-  
maine la prenait dans ses bras,  
n'osait prolonger l'entretien.

L'été se passait dans une mai-  
son de campagne de Mme Rolet,  
où elles rejoignaient une amie intime  
pour laquelle Germaine avait un  
tendre affection. Elle l'aimait  
parce qu'elle était la compagne  
d'enfance de sa mère, qu'elle l'avait  
toujours suivie dans la vie,  
qu'elle lui avait été dévouée dans  
ses peines.

Aux champs, Mme Rolet faisait  
à son amie Marie et à sa fille  
Germaine la vie la plus heureuse,  
de distractions, de promenades  
en voiture et à pied, d'heures  
passées à travailler, à lire dans  
le jardin, sous l'ombrage des  
grands arbres tout bruisants de  
la brise et du chant des oiseaux.

Un jour, Germaine dit à sa  
mère.

— Qui était-ce donc, la Pernet-  
te?

Mme Rolet l'interrogea du re-  
gard avec une inquiétude visible.

— Oui, la Pernette, une grosse  
femme qui me battait quelque-  
fois, quand tu n'étais pas là.  
Elle apparaît dans ma mémoire,  
et puis elle disparaît... Je ne sais  
pourquoi je ne t'en ai jamais  
parlé... Aujourd'hui, je la re-  
vois parfaitement.

Mme Rolet regardait son amie  
Marie.

— Je ne sais pas ce que tu veux  
dire, mon enfant... Personne ne  
t'a battue quand tu étais petite  
fille, et je ne t'ai jamais laissée  
seule qu'avec Marie.

— Oh! bien sûr, ce n'était pas  
Marie, mais c'est drôle, il me  
semble qu'il y a cent ans de cela.

J'ai été battue par une Pernette.  
— Tu auras rêvé cela, ma ché-  
rie!

Germaine fit d'autres questions  
semblables à sa mère.

Elle croyait se rappeler qu'elle  
avait vécu près de l'eau, avec un  
étang, avec une femme qui était  
la Pernette, qui lavait du linge,  
la bousculait, lui tordait le nez  
dans la mouchant d'une main bru-  
tale.

Une autre fois, elle croyait re-  
connaître un chat qui franchis-  
sait le mur du jardin. Fifi, qu'elle  
caressait il y a bien long-  
temps qu'elle l'avait peut-être  
aussi rêvé!

Dans cette pensée qui essayait  
d'envisager le passé, sa mère lui  
paraissait bien changée, et elle  
ne pouvait s'empêcher de la voir  
sous deux formes différentes.

— Tu n'as jamais fait de graves  
maladies comme moi, mère?

— Jamais, ma petite fille,  
pourquoi?

— C'est drôle, il me semble que  
tu n'es pas la même que jadis!

— Où donc? Et quand?

— Je ne sais plus, — disait  
Germaine toute triste. C'est pro-  
bablement un restant de maladi-  
qui me fait voir et croire tout  
cela.

— Nous en sommes tous la ma-  
chère Germaine, — intervenait  
Marie, — à l'âge de raison, alors  
qu'arrivent les années, des sou-  
venirs surgissent que l'éloigne-  
ment déforme. Ce que nous es-  
sayons qui nous est arrivé a pu  
arriver à ceux qui nous appro-  
chaient; les conversations, les  
paroles des autres se sont em-  
preintes en nous, et notre ima-  
gination aidant, la réalité s'est  
changée en mirage.

— J'ai peut-être déjà vécu une  
autre vie, — répondit Germaine,  
— une vie malheureuse! Tandis  
que celle-ci, grâce à maman et à  
vous, Marie, est heureuse et  
ravissante.

— Chérie! — et sa mère, en di-  
sant ce mot où elle mettait toute  
son ardeur maternelle, pressait  
tendrement Germaine dans ses  
bras.

Germaine atteignit ainsi ses  
dix-huit ans. Elle se découvrait  
alors une parfaite ressemblance  
avec sa mère.

— Oh! je suis bien ta fille; il  
est impossible que tu me re-  
connaisse, nous sommes pareil-  
les, malgré les cheveux blancs et  
mes cheveux noirs.

— Nos nez différents, — repré-  
sentait en riant Mme Rolet.

— Le tien est plus petit, c'est  
vrai, mais c'est la même forme.

— Oui, mais les yeux?

— Les tiens sont bleus, les  
miens sont bruns, mais c'est le  
même regard, j'assure! Oh! je  
t'en prie, ne continue pas, laisse-  
moi te ressembler!

Germaine avait quelques amies  
de son âge, assistait à des récep-  
tions familiales. On s'accordait  
à la trouver charmante, et Mme  
Rolet prévoyait qu'un jour ou  
l'autre elle rencontrerait celui  
qui lui ravirait son enfant. Elle  
s'était faite à cette pensée et elle  
avait élevé sa fille en essayant de  
lui donner un instinct d'observa-  
tion assez fort pour discerner ce  
qui lui serait digne d'elle.

Elle n'eut pas le bonheur de  
voir Germaine à l'abri du sort.  
Sa santé déclina et Germaine  
quitta toute distraction pour soigner  
sa mère. Elles étaient par-  
ties pour passer l'hiver dans le  
Midi, mais Mme Rolet, très af-  
faiblie et consciente de sa fin,  
demanda fermement le retour  
chez elle. Elle ne revint que  
pour mourir.

Germaine aurait été seule sans  
l'appui de Marie, qui resta au-  
près d'elle.

Ce fut alors que la péripétie se  
produisit. Le notaire de Mme  
Rolet fit prier les deux femmes  
de passer à son étude, et Marie  
dit alors à Germaine:

— Je dois te dire une chose que  
j'aurais désiré te voir apprendre  
par ta chère mère elle-même...  
Elle attendait pour cela la veille  
de ton mariage... Tu sais combien  
elle t'a aimé!... Quand, à vingt-  
cinq ans, elle se sépara de son  
mari...

— De mon père, qui la fit souf-  
frir!

— Ecoute-moi bien! Elle se  
trouva seule, sans autre affection  
que la mienne...

— Mais moi? interrogea Ger-  
maine.

— Elle sentit son cœur fermé  
pour toujours... Seul, un enfant  
aurait pu la rattacher à la vie, et  
elle n'en pas!

— Que m'apprenez-vous là?

— Nous allâmes aux Enfants  
assistés, ma chère amie choisit  
parmi ces malheureux abandon-  
nés... Il y en avait de jolis, de  
bien portants... elle ne s'arrêta  
devant ces très gracieux que  
pour les admirer... Son cœur fut  
pris par une petite fille malin-  
gre, pâle et triste, qui lui sourit  
dès qu'elle la vit... La destinée

douloureuse allait fondre sur elle,  
mon amie la sauva... "C'est  
celle-ci que je veux," dit-elle.

— C'était moi! sanglota Ger-  
maine, perdue au cœur.

— Oui, mon enfant, c'était toi!  
— Chère mère, chère maman!  
— Elle était si heureuse de  
penser que tu croyais être sa  
fille!... Quand je lui aurai dit la  
vérité, elle me répétait-elle souvent,  
il me semble que nous ne serons  
plus du même sang.

— Oh! si elle m'avait donné  
tout le sang de son cœur, et  
n'avait pris le mien!... Ma vraie  
mère ne m'avait pas gardée, et  
elle, ma chère mère, elle m'a  
créé une nouvelle vie!

— Que n'ai-je su plus tôt le cruel  
secret de cette mère chérie! Je  
l'aurais aimée davantage!

L'ABSENCE

Quand la fumée du paquebot se  
leva sur la mer, Simonne tendit  
les bras vers l'horizon. Le jeune  
homme guettait depuis une heure,  
et toute son âme vivait dans ses  
yeux. Bientôt, sur la pointe du  
môle, elle fut rejointe par d'au-  
tres personnes inquiètes. Elle ne  
les connaissait pas; mais elle leur  
cria:

— C'est lui!

Elle montrait le point noir  
qui grandissait là-bas. Après  
quelques minutes, on aperçut les  
cheminées. Le vaisseau prit sa  
forme de monstre, et tout à coup,  
Simonne eut peur. Que lui ap-  
portait ce navire? Elle était en  
face de sa joie comme quelqu'un  
qui a perdu l'habitude d'être heu-  
reux. Elle ne savait plus si son  
cœur battait d'impatience ou de  
crainte. Ses pensées refluaient  
vers le passé. L'interrogatoire,  
cherchant des raisons d'inquié-  
tude dans leur expérience de l'in-  
justice du destin.

Ah! lourde expérience et cruel-  
le injustice! Futil jamais union  
plus digne d'être protégée par le  
sort que celle qu'avait détruite  
ce désastre dont ni Simonne ni  
François n'étaient responsables?

— Quand ils s'étaient choisis et  
mariés, ils n'étaient pas très ri-  
ches, mais leurs rentes suffisaient  
à leurs besoins; ils n'étaient  
ambitieux que de s'aider et de  
remplir de fleurs et d'oiseaux le  
jardin de la villa qu'ils possédaient  
au bord de la Méditerranée.  
Ils vivaient là, heureux l'un contre  
l'autre, bercés par le murmure  
des vagues, ivres de soleil, de  
parfums et de caresses, pares-  
seux, oisifs et doux. Quel mal  
faisaient-ils? Pourquoi les avait-  
on punis?

Un soir, le facteur  
avait apporté un télégramme:  
leur fortune, leur pauvre fortune  
était engloutie dans le naufrage  
d'une maison de banque. Il ne  
leur restait rien, rien qu'un do-  
maine en friche dans une coloni-  
e qu'il n'est pas nécessaire de  
nommer. C'était la débâcle. Il  
fallait agir... François hypothé-  
qua la villa, fit deux parts de l'ar-  
gent, donna l'une à sa femme et  
partit avec l'autre pour essayer  
de vendre ses terres exotiques.  
Simonne aurait voulu le suivre,  
mais le climat des contrées où il  
devait se rendre était meurtrier.  
François supplia Simonne d'avo-  
uer courage et de garder leur mai-  
son. Elle obéit... Après trois an-  
nées d'absence, François, ce ma-  
tin, revenait, ayant rétabli sa  
fortune, ni plus riche, ni plus  
pauvre qu'autrefois, il revenait  
pour recommencer leur bienheu-  
reuse existence. Il avait écrit:  
"Si je restais, je deviendrais mi-  
lionnaire, mais que m'importe?  
Il avait écrit de tendres et nobles  
phrases que Simonne se répétait  
à voix basse; et cependant, alors  
qu'elle courait sur la jetée afin  
d'arriver au port en même temps  
que le navire, elle se demandait:  
"Pourrions-nous retrouver notre  
bonheur? François est-il le même?  
Et moi?"

Avez-vous attendu votre femme  
sur un quai où les matelots sa-  
gentent? L'angoisse est immense.  
Avez-vous tenté de reconnaître,  
parmi ces têtes d'épingles, que fi-  
gurent au delà des bas-  
lingages les visages des  
passagers, un être ché-  
ri? Si vous avez essayé, vous  
n'y êtes point parvenu, n'est-ce  
pas? Mais, soudain, vous avez  
sentit un regard, vous n'étiez plus  
seul. C'est une seconde trop  
pleine d'émotion pour qu'on l'ou-  
blier. Bien avant qu'elle ne recon-  
nût François, Simonne sentit son  
regard, et son amour l'enveloppa  
bien avant qu'elle ne fût serrée  
par ses bras, serrée si fort qu'elle  
eut mal.

Il était le même! A peine  
avait-il le teint plus pâle. C'était  
un homme de haute taille,  
sec, avec des traits puissants et  
des yeux où passaient, dans l'azur  
de la prunelle, de courtes flammes  
dorées. Il tint Simonne contre sa  
poitrine, puis l'en éloigna pour se  
contempler.

Elle était la même! A peine  
avait-elle maigri un peu. C'était  
une femme très petite, si petite  
qu'on ne pouvait s'empêcher de  
sourire quand on la rencontrait  
pour la première fois, mais, l'in-  
stant d'après, on était conquis par  
son charme, elle avait le charme

suprême de la faiblesse; on avait  
envie de la défendre contre des  
ennemis inconnus.

Une voiture emmena Simonne  
et François. Du haut d'une côte,  
François aperçut sa maison, et il  
broya dans sa main la main de  
Simonne. La villa était carrée,  
d'architecture simple sous un toit  
en terrasse. Le jardin allait jus-  
qu'aux rochers sur lesquels la  
mer se bécotait. L'éclatant soleil  
des matins de Provence jouait sur  
une étroite pelouse. Les rayon-  
nissements à travers les branches  
des pins mélancoliques, et Simon-  
ne fut contente parce que toutes  
les fleurs levaient la tête. Ce  
étaient d'humbles fleurs qui  
n'avaient pas de très bonnes ha-  
bitudes, des jacinthes romaines,  
que la moindre brise courbait,  
des narcisses que le mistral avait  
dite fait de briser et ces violettes  
se cachant quand la rosée est  
trop forte. La veille, Simonne  
avait examiné le ciel. "Pourvu  
qu'il fasse beau temps!" songait-  
elle. Il faisait un temps sublime.  
"Mais que tout cela est petit!"  
pensait François.

Point de domestique à la grille.  
François et le cocher durent se  
charger des malles.

— Je ne savais pas que tu avais  
renvoyé Marie?

A la cuisine, Simonne préparait  
à déjeuner. Elle rougit.

— Je n'avais pas besoin d'elle.  
Je fais tout moi-même.

Et tandis qu'elle lui expliquait  
fièrement qu'elle n'avait pas dis-  
pensé la moitié de l'argent qu'il  
lui avait laissé, elle mettait le  
couvert. Le déjeuner fut bref.  
Au coup-de-cu, ils firent le tour  
du jardin. Dans la volière, les  
oiseaux cherchaient la branchette  
où ils passeraient la nuit. Le  
frémissement de leurs ailes se  
mêlait à la plainte des vagues  
engourdis. Le mimosa embauma  
dans la pénombre. François prit  
Simonne sur ses genoux, et ce fut  
leur dernière source de complet  
bonheur.

Oh! mes amis, croyez-moi: si  
vous vous aimez, ne vous quittez  
pas un seul jour, ne vous quittez  
sous aucun prétexte, même pour  
faire votre devoir. Je vous en-  
tends! Elle vous sera fidèle, et  
vous, vous ne l'oublierez pas; elle  
est honnête, et vous avez de la  
constance. Si je vous accordais  
aussi que votre passion sera plus  
vive et la volupté plus belle, au  
retour. Mais cette divine harmo-  
nie qui faisait que ses plaines  
étaient les vôtres et vos pensées  
les siennes, vous ne la retrouverez  
pas. Peut-être pourriez-vous la  
créer à nouveau. Ce ne sera  
plus la même chose.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.

Simonne avait vécu, solitaire,  
avec le souvenir de l'absent, en  
face de son image; mais la gêne,  
la demi-misère et le souci d'être  
économique l'avaient fait descendre  
un peu — si l'on peut appeler  
descendre — prendre des goûts de  
bourgeoise — tandis que les com-  
bats que François avait livrés, la  
bataille et la victoire lui avaient  
donné conscience de sa force; jus-  
qu'à l'immobilité, l'absence de  
"l'avaient fait monter un  
peu," mais je n'écarterai pas cela,  
parce que je pense qu'ils étaient,  
l'un et l'autre, au sommet, quand  
ils n'avaient pour toute vertu que  
leur amour. François trouvait  
médicore l'enceinte de son jardin.  
Il parlait avec passion des beau-  
tés de la lutte et des aventures.  
Simonne ne parlait que de four-  
nisseurs, de roses et de convales-  
cences. François s'en irritait. Elle  
percevait de son mépris:

— Tu t'ennuies! lui disait-elle.